

Lauren regarda fébrilement sa montre. Pourquoi était-elle si déçue ? Elle aurait dû le deviner. À quoi s'attendait-elle franchement ?

Elle allait rentrer chez elle, faire couler de l'eau chaude pour se plonger dans son bain, et oublier le fait qu'on venait une nouvelle fois, de lui poser un lapin. Elle but une dernière gorgée de son verre avant de se lever. Elle aperçut son frère se diriger vers l'arrivée des passagers. Avec un peu de chance, elle passerait à travers l'averse à venir. Elle franchit la porte et fut assaillie par une bouffée de chaleur. Elle opta pour la marche, elle n'habitait pas très loin. Elle songea à appeler son amie Julie mais cette dernière saurait qu'il y avait encore une histoire de cœur derrière tout ceci et Lauren ne se sentait pas d'humeur à en parler. Elle n'avait pas vu Julie depuis sa séparation avec Scott. Il lui avait préféré une gentille enseignante. Beaucoup plus présente, avait-il dit. Elle en avait marre de cette excuse bidon. Beaucoup plus tolérante, oui ! Elle faisait ce qu'il voulait, c'était ça, la vérité. Sa mère lui disait qu'elle était bien trop exigeante avec les hommes, qu'elle leur en demandait trop, qu'elle devait faire plus d'efforts. Elle se rappelait que Mary agissait en bonne femme au foyer. En tout cas, sa mère y croyait. Mais Lauren savait que Gary n'aurait pas pu supporter de vivre auprès d'une femme sans caractère. Elle donnait simplement le change pendant les réunions de famille. Ainsi, leur mère était contente, ne critiquait pas trop et cela ajoutait de l'eau à son moulin.

– Tu vois, Lauren, répétait-elle sans cesse, si tu te comportais plus comme Mary, je suis qu'il y en a un qui finira par te passer la bague au doigt. Au lieu de cela, tu préfères faire ta tête de cochon.

Ses relations avaient tendance à se terminer dans les regrets et les larmes. Les « Je t'aime, Lauren, mais la distance qu'il y a entre nous est impossible à gérer » ou encore « Tu mérites mieux que moi », elle les avait entendus des milliers de fois.

Elle finissait toujours dans le rôle de celle responsable de la rupture. Pas assez présente, trop exigeante, trop bien pour lui. Elle ne savait pas s'il y avait une excuse qui lui avait été épargnée.

Sa relation avec Scott n'aura duré que 6 mois. C'était mieux que sa précédente, qui n'avait pas supporté le cap des 3 mois. Ils voulaient une relation sérieuse, ils voulaient une famille et des enfants. Ils le disaient tous comme si elle était opposée à cette idée. Comme si elle ne voulait pas de cette vie là. Ils décidaient à sa place de ce qui était bien ou non pour elle. Elle devait se rendre à l'évidence : sa mère devait avoir raison, elle était bien trop exigeante.

Perdue dans ses pensées, Lauren faillit percuter quelqu'un. La personne la dévisagea, comme si elle sortait d'un hôpital psychiatrique. Lauren fondit en excuse avant de s'éloigner rapidement. Même des inconnus dans la rue la trouvée folle. En tout cas, elle devait l'être un peu pour espérer toujours trouver quelqu'un qui ne lui demande pas d'abandonner son travail, qui ne lui demande pas d'être gentiment à la maison pour faire la cuisine et s'occuper des enfants. Où étaient toutes ces femmes qui s'étaient battues pour leur droit ? Elles voulaient soi-disant toute une carrière et une femme, à la fois la réussite professionnelle et privée. Et aujourd'hui, Lauren voyait toutes ses amies se marier et faire des enfants. Beaucoup d'entre elles continuaient à travailler à temps partiel, mais elle restait bien chez elle, elle s'occupait de leurs petites familles, préparait le petit déjeuner de tout le monde.

Delphine lui répétait sans cesse : « Sans nous, il serait perdu, tu sais. Au fond, c'est nous qui prenons toutes les décisions. »

Lauren ne répondait plus à ce genre de phrase. Elle ne voulait pas prendre toutes les décisions. Elle voulait qu'elle soit prise à deux. Comme elle voulait qu'il se prépare son repas tout seul, comme elle voulait pouvoir continuer à vivre, ne pas être le cliché de la femme au foyer. Elle n'avait pas besoin de se sentir utile pour vivre, elle avait juste besoin de se sentir

comprise. Si Delphine aimait travailler derrière son bureau, aller chercher sa fille à l'école, préparait le repas pour la famille, c'était très bien. Mais ce n'était pas le genre de Lauren. Il fallait vraiment qu'elle se rende à l'évidence, toutes les femmes étaient peut-être destinées à être ainsi. Elle ne voulait pas y croire. Elle pouvait continuer sa carrière tout en ayant une vie de famille. Et tant pis si ses amis ou sa mère la trouvaient exigeant, tant pis si à 30 ans, elle devait être seule et désespérée. Si c'était ça qui l'attendait, elle était prête à l'accepter. Elle fouilla dans son sac pour trouver la clé de la porte d'entrée. La pluie commençait à tomber.

\*

Gary tenait le téléphone entre son oreille et son épaule tout en continuant de taper sur l'ordinateur. Le fourgon blindé pour transporter le prisonnier vers la prison de la ville.

– Pourquoi tu l'as laissé rentrer ? lui demanda le garde.

– Thomas, pourquoi je l'aurais laissé dehors ? Notre prisonnier est enfermé dans un véhicule, entouré de trois types armés jusqu'aux dents, avec des fenêtres teintées à l'avant. Que veut-il qu'il photographie ?

– J'en sais rien, moi. Il pourrait être insistant. Ca se trouve il est en train de suivre le véhicule au moment où je te parle.

Gary eut un sourire en coin.

– À mon avis, il a d'autres choses à faire.

– Comme quoi ? lui demanda-t-il d'un ton moqueur.

Il s'imaginait que Gary était bien trop naïf.

– Un rendez-vous avec ma sœur.

La garde qui faisait balancer sa chaise, tomba par terre.

– C'est marrant, il a obtenu un rencart avec elle alors qu'elle le connaît à peine. Et dire que tu t'acharnes depuis un an sans succès.

– Ta gueule ! répliqua-t-il en se relevant.

Il redressa sa chaise, l'air énervé.

– Pourquoi t'es pas parti avec le fourgon ?

– De la papperasse à régler. Ici c'est plus pratique. Et autre chose.

– Tu essaies de joindre quelqu'un ?

– Ça se voit tant que ça ?

Le regard que lui lança Gary lui indiqua de ne pas insister. Il s'approcha de Gary et prit un air de chien battu.

– Je suis sûr que ta sœur n'a pas la moindre idée de ce qu'elle loupe.

– Pas grand-chose si tu veux mon avis.

Gary sursauta quand il entendit une voix à l'autre bout du téléphone. Cela devait faire dix minutes qu'il attendait.

– Bureau de Monsieur Carlson. Je peux vous aider ?

– Comme je l'ai déjà à la précédente réceptionniste, je souhaiterais parler à Spencer Carlon.

Thomas lui lança un regard interrogateur. Il se demandait ce que son ami manigançait.

– Il est en réunion.

– Ce genre d'homme est toujours en réunion. Alors, dites-lui que deux de ses sbires ont fouiné là où il ne fallait pas trop et qu'il devrait prendre mon appel s'il ne veut pas qu'on les arrête pour obstruction à la justice.

Thomas pouffa de rire à côté. Gary lui fit signe de se taire avant d'entendre une nouvelle fois une musique d'ascenseur à l'autre bout du fil.

– J'y crois pas, elle m'a encore foutu en attente.

– On n'aurait dû le foutre en prison tout de suite.

– Ils ne vont peut-être pas insister, fit Gary.

– Ils ? Le photographe à un copain journaliste avec lui et toi tu crois qu'ils ne vont pas insister. Personne n'était au courant de ce transfert. Demain, cela fera la une des journaux. T'imagines, s'ils pouvaient avoir l'exclusivité ? Ils ne vont pas lâcher mon vieux. Ce type à tuer une dizaine de filles. C'est de l'or en barre pour eux.

Gary ne releva pas. Il avait déjà assez souvent affaire aux journalistes de cette ville sans devoir à rajouter à cette longue liste ceux d'autres journaux. Il savait que ce serait bientôt le cas, mais tant que la ville pouvait tenir secret le fait qu'il avait ramené le tueur de Sophie Rousseau, il le ferait. Il espérait seulement que l'info n'arriverait aux journaux que quelques jours avant l'ouverture du procès, de façon à limiter les problèmes.

– Spencer Carlson, j'écoute.

Gary se redressa et quitta pour la première l'écran des yeux.

– Monsieur Carlson, inspecteur Lucas à l'appareil.

– Inspecteur, que puis je faire pour vous ?

Carlson avait un ton bien enjoué. C'était le genre d'homme qui se révélait très irritant à la longue.

– Deux membres de votre journal ont fouiné dans mes affaires.

– Humm... Vous pouviez patienter s'il vous plaît ?

Il l'entendit poser le téléphone. Le bruit froissé du papier lui parvenait ainsi que les pas d'une femme dans la pièce.

– Dis-leur, que la réponse est non ! fit Spencer en reprenant le téléphone. Oui, alors inspecteur, je suis tout ouïe.

– J'en suis ravi, répliqua Gary.

– Alors oui, reprit Spencer, comme s'il venait de se souvenir soudainement du sujet de la discussion, April m'a appelé. Vous n'avez aucune raison de vous inquiéter, mon personnel se tiendra loin de vos histoires. Du moins, ceux qui sont sur place.

April ? Alors, c'est ainsi qu'elle s'appelait ? Elle avait été assez maligne pour envoyer son copain à sa place, et maintenant qu'il connaissait le visage des deux, Carlson lui annonçait sans broncher que deux petits nouveaux allés venir fouiner.

– C'est une blague, j'espère ?

– Pas la peine de mettre mes soldats en prison ! s'enquit Spencer. Le truc d'April c'est les animaux. Bien sûr, je l'envoie un peu partout, des comme elle, il n'y en a pas beaucoup. Mais ça fait un mois qu'ils sont en reportages. Il faut bien qu'ils se reposent un peu. Par contre, mes spécialistes du sujet étaient plus qu'enthousiaste à la perspective de venir vous rendre visite.

– Les animaux ? interrogea Gary.

Spencer fut quelque peu désarçonné par la question. Il ne s'attendait pas à ce que cette remarque fasse tilter l'inspecteur.

– Oui, les animaux, reprit-il. Mais, en effet, je l'ai déjà envoyé sur des reportages de guerre ou dans un quelconque pays pauvre. Elle est multifonction, mais sa spécialité, c'est les bêtes. Une histoire de diplôme.

Gary songea à une espèce de Panda en voie de disparition à des centaines de kilomètres d'ici. Mais en y réfléchissant, c'était l'aéroport le plus près des réserves. Il s'était peut-être trompé, le fait qu'elle lui ait parlé et qu'il est pris le photographe en train d'épier était une simple coïncidence. Non, il en doutait fortement. Quoique ce soit, il était informé de la situation : deux nouveaux rapaces venaient leur rendre visite.

Gary tourna sur son siège.

– Monsieur Carlson, je suis sûr qu'on doit pouvoir trouver un arrangement.

– Oh, mais moi aussi, inspecteur.

Gary regarda Thomas. Ce dernier sortit du poste. La conversation qui allait suivre ne le regardait pas.